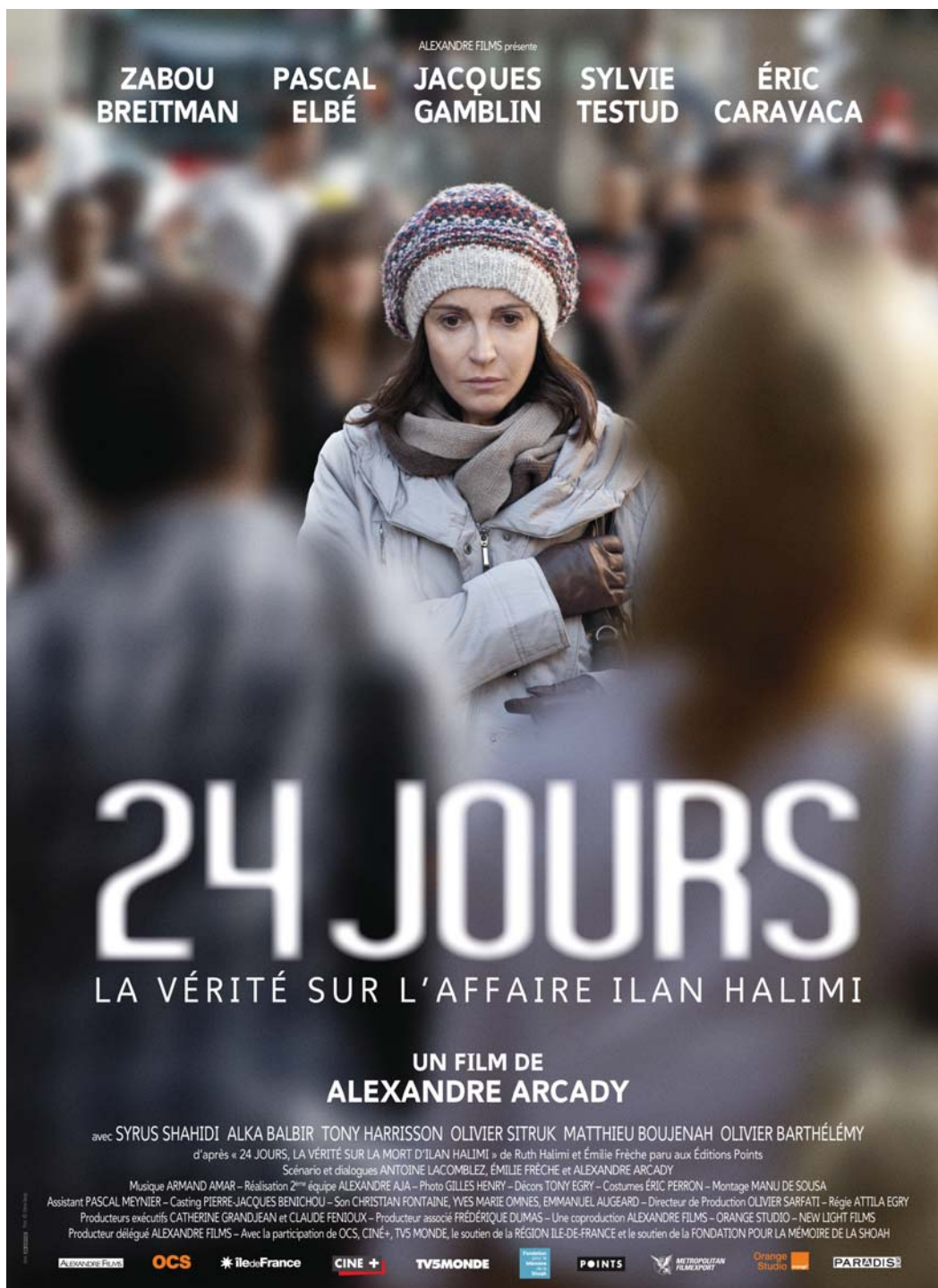


DOSSIER DE PRESSE



DISTRIBUTION

Paradis Films
6, rue Lincoln - 75008 Paris
Tél : 01 53 53 44 10
parad@paradisfilms.com

PRESSE

Dominique Segall Communication
8, rue Marignan - 75008 Paris
Dominique Segall assisté de
Mathias Lasserre et d'Antoine Dordet
contact@dominiquesegall.com

SOMMAIRE

SYNOPSIS	3
ENTRETIEN AVEC ALEXANDRE ARCADY	4
ENTRETIEN AVEC ZABOU BREITMAN	8
ENTRETIEN AVEC PASCAL ELBE	10
ENTRETIEN AVEC JACQUES GAMBLIN	12
CHRONOLOGIE DES FAITS	14
EXTRAITS DE LETTRES DE SOUTIEN	15
FILMOGRAPHIE DE ALEXANDRE ARCADY	17
LISTE ARTISTIQUE	19
LISTE TECHNIQUE	20

SYNOPSIS

Elle est entrée dans une boutique de téléphonie sur le boulevard Voltaire. Elle a fait mine de s'intéresser aux nouveaux portables, a obtenu le numéro du vendeur et s'en est allée. Elle l'a rappelé dès le lendemain, lui a dit qu'elle voulait le revoir. Ilan ne s'est pas méfié. Il avait vingt-trois ans, la vie devant lui...

Comment pouvait-il se douter qu'en rejoignant cette jolie fille dans un café de la porte d'Orléans, il avait rendez-vous avec la mort ?

Le vendredi 20 janvier 2006, Ilan Halimi, choisi par le gang des Barbares parce qu'il était juif, est enlevé et conduit dans un appartement de Bagneux. Il y sera séquestré et torturé pendant trois semaines avant d'être jeté dans un bois par ses bourreaux. Retrouvé gisant nu le long d'une voie de chemin de fer à Sainte-Geneviève-des-Bois, il ne survivra pas à son calvaire.

Dans ce film, Ruth Halimi revient sur ces 24 jours de cauchemar. 24 jours au cours desquels elle aura reçu, elle et son mari, Didier, plus de six cents appels, des demandes de rançon dont le montant ne cessera de changer, des insultes, des menaces, des photos de son fils supplicié... 24 jours d'angoisse de toute une famille, contrainte de garder le silence pour laisser travailler la police criminelle.

Mais le 36 Quai des Orfèvres ne sait pas à quels individus il a affaire. Personne ne mesure la haine antisémite qui habite les ravisseurs, et ne s' imagine qu'Ilan allait perdre la vie...

ENTRETIEN AVEC ALEXANDRE ARCADY

Pourquoi vous a-t-il semblé nécessaire de faire un film sur la mort d'Ilan Halimi et sur le « gang des barbares » ?

Tout d'abord je voudrais préciser que *24 Jours* n'est pas un film sur le gang des barbares mais un film qui témoigne du martyr d'Ilan Halimi.

En tant que cinéaste j'ai toujours porté un regard attentif sur l'actualité et sur l'Histoire. *Le Coup de Sirocco* parlait des rapatriés d'Afrique du Nord, *Le Grand Carnaval* racontait le débarquement des Américains en Algérie, *L'Union sacrée* réunissait deux flics, l'un juif, l'autre arabe dans un combat contre l'Islam radical. *Pour Sacha*, évoquait la Guerre des Six jours et la politique des territoires occupés en Israël. *K*, explorait le parcours d'un criminel nazi et la résurgence de l'extrême droite en Europe. Avec *Là-bas mon pays*, j'ai retrouvé l'Algérie en proie à une guerre civile épouvantable. Enfin, en adaptant le roman de Yasmina Khadra, *Ce que le jour doit à la nuit*, j'ai mis en images une page de l'Histoire de France dans l'Algérie coloniale.

Ces choix montrent ma volonté d'être attentif au monde et de considérer que le cinéma peut être parfois un outil d'éveil, un moyen de prise de conscience. Et tout naturellement, je ne pouvais pas être indifférent à cet assassinat qui a bouleversé notre pays en 2006. Il y a des moments dans la vie où l'on est happé, bousculé, outré, révolté. La mort d'Ilan, le premier jeune juif à avoir été tué en France depuis la Shoah, est un événement qui m'a meurtri, comme il a meurtri beaucoup d'entre nous. Ce crime antisémite n'était pas un fait divers, mais un phénomène de société grave.

Comment aborder au cinéma un tel événement ? Le fait de s'appuyer sur le livre de Ruth Halimi était-il pour vous le moyen le plus approprié pour faire *24 Jours* ?

Je n'aurais pas fait ce film sans le récit de Ruth Halimi et d'Emilie Frèche, « 24 jours: la vérité sur la mort d'Ilan Halimi ». En le lisant j'avais l'impression que Ruth Halimi avait écrit ce livre pour m'indiquer le chemin à prendre. Une phrase d'elle a été un déclic pour le cinéaste que je suis: « *Je voudrais que la mort d'Ilan serve à donner l'alerte* ».

Donner l'alerte, ne pas rester les bras croisés, faire en sorte que cette tragédie nous ouvre les yeux. Et surtout, être du côté des victimes et non pas des bourreaux. Être du côté de ceux qui ont souffert, de ceux qui ont subi les assauts nauséabonds, haineux, irrationnels de cette bande de décervelés que l'on a appelé, plus tard, le « gang des barbares ».

Toute la difficulté n'était-elle pas de développer une dramaturgie, un « suspense », malgré le fait que l'on connaisse, hélas, la fin tragique ?

Il y a une dramaturgie cinématographique, un enjeu, mais je n'aime pas le mot « suspense ». Il y a l'espoir, la désespérance, l'angoisse, la joie, la colère, le deuil dans ce film. Tout est malheureusement vrai: les 650 appels téléphoniques, les demandes de rançon irrationnelles, les insultes, les menaces, les rendez-vous donnés et annulés aussitôt, les multiples voyages de Fofana en Côte d'Ivoire, son interpellation en pleine rue et son arrestation manquée au cyber-café... Tout est cruellement vrai.

Il fallait retranscrire au cinéma cet événement, sans pathos, dans la vérité. Dans l'extrême vérité en s'appuyant sur des documents, des déclarations, des rapports de police; en les

racontant de la façon la plus limpide qui soit, en restant du côté de Ruth Halimi, de toute la famille et de la Police pendant vingt quatre jours. Malgré la fin tragique que l'on connaît, il fallait aller jusqu'à l'inéluctable en espérant toujours le contraire. L'adaptation que j'ai écrite avec Antoine Lacomblez et Emile Frèche, devait être constamment en phase avec cette réalité terrifiante : « C'est arrivé à cette famille, ça aurait pu arriver à n'importe qui d'entre nous ».

En tournant dans les lieux où s'est déroulée cette tragédie, vous vouliez coller le plus possible à la réalité ?

Un lieu est toujours chargé d'histoire. Il y a des résonances, des vibrations, des atmosphères qui racontent, à elles seules, une partie importante de l'événement. (Je n'aurais peut être pas réalisé *L'Union sacrée*, si Jo Goldenberg, le patron du restaurant où s'est déroulée la tuerie de la rue des Rosiers, ne m'avait pas donné son accord pour tourner dans le lieu même du drame). Ça a été très important pour nous, de filmer au 36 quai des Orfèvres (c'est d'ailleurs la première fois qu'un tournage est autorisé dans ce bâtiment emblématique). C'est là que la famille a attendu, durant 24 jours, c'est là qu'elle a espéré et souffert. C'est ce même souci d'authenticité qui m'a fait choisir la gare de Sainte Geneviève-des-Bois où le malheureux Ilan a succombé. J'ai posé ma caméra dans tous les quartiers de Paris où l'histoire s'est déroulée, comme dans le cyber café du XIVème arrondissement où les policiers ont lamentablement laissé s'échapper Youssouf Fofana.

Malgré ses efforts et les gros moyens mis en place, la Police n'a pas maîtrisé la situation. Est-ce un fiasco ?

Dans le film, il n'y a aucune charge. Je pense que les policiers ont fait plus que le maximum. Ils étaient quatre cents fonctionnaires à déployer toute leur énergie, 24 heures sur 24. Malheureusement ils ont fait des erreurs. Ils n'ont pas mesuré exactement la personnalité de ceux qu'ils avaient face à eux. Ils ont cru avoir à faire à une bande organisée entre la Côte d'Ivoire et la France. La stratégie de la police judiciaire et de la police criminelle était claire: « on est face à des truands, ce qui veut dire que l'otage est une monnaie d'échange et tant que l'on ne donne pas d'argent, ils ne toucheront pas à l'otage ». La Police en France n'a pas la culture de l'enlèvement contrairement à l'Italie ou au Mexique et en l'occurrence, elle a fait une grave erreur d'appréciation. A cela, il faut ajouter deux éléments de réflexion : d'abord, l'affaire Ilan Halimi se déroule six mois après celle de la « fille du RER ». Une jeune fille avait fait croire à une agression antisémite dans un train et toute la classe politique, le Président de la République en tête, s'était indignée jusqu'au moment où la police avait découvert l'affabulation, d'où la crainte, pour elle, de tomber dans un même piège. Le deuxième élément de réflexion c'est que l'enlèvement d'Ilan a lieu peu de temps après les émeutes de banlieue, cette mise « à feu et à sac » des cités a été une épreuve terrible pour notre société et comme l'affaire du gang des barbares pouvait être liée aux quartiers, on ne voulait pas risquer un faux pas, il ne fallait surtout pas mettre « de l'huile sur le feu ». Hélas, tout ça est un terrible échec et comme Ruth Halimi le dit dans son livre: «*Dans une enquête policière, il y a toujours un facteur chance, Ilan, lui, n'en a eu aucune* ».

Pensez-vous que la mort d'Ilan aurait pu être évitée ?

A partir du moment où sa maman découvre le mail que les ravisseurs ont envoyé à un rabbin annonçant qu'« un juif a été kidnappé », elle comprend qu'on ne parle plus d'un homme mais d'un juif. Elle sait, elle sent, qu'elle va perdre son fils. La mort de son fils est programmée, elle est inéluctable. L'antisémitisme est ancré si profondément dans certains « territoires perdus de la République » que même le pressentiment d'une mère n'y fait rien et personne ne l'écoute. Enfermée dans l'enquête, la Police ne perçoit pas les risques encourus par la victime.

Vous voulez dire que les ravisseurs n'ont plus vu Ilan Halimi comme un être humain ?

Exactement. Pour eux il est comme un animal. Alors qu'il est comme eux, il a le même âge, la même nationalité, les mêmes rêves, les mêmes difficultés, et pourtant, on en revient aux vieux schémas que l'on croyait disparus avec les nazis et la solution finale. Tous les éléments sont là : un juif, qu'on enferme, qu'on affame, qu'on torture, dont on rase la tête, qu'on désinfecte, qu'on jette dans une forêt où il y a des trains qui passent, et qu'on brûle... Tout ce qui a fait les thèmes de l'antisémitisme et de la Shoah est reproduit dans l'enlèvement et l'assassinat du jeune Ilan Halimi.

Cette tragédie de 2006 ne reflète-t-elle pas une société mal en point et qui trouve une terrible résonance aujourd'hui ?

C'est le constat d'une société malade. On vit une période très malsaine quand de pseudo-humoristes deviennent les chantres de l'ignoble, du racisme et de l'antisémitisme. On voit que certains esprits fragiles sont prêts à accepter ce genre de propos. Rien n'est innocent. Si on fait un déroulé, on comprend, on peut analyser comment on en est arrivé là, en remontant quelques années en arrière : une désinformation totale sur les événements au Proche Orient. On assimile les juifs de France à des Israéliens, des sionistes, des tueurs de Palestiniens. Voyez Mohamed Merah : « Je vais tuer des jeunes juifs dans une école pour venger les enfants palestiniens ». Je me souviens d'un article lu dans le *Nouvel Observateur* qui m'avait terrifié : un gamin de banlieue était interviewé, il avait 13 ans et disait qu'après avoir regardé les infos sur France 2, au moment de l'intifada, il se retrouvait avec ses copains dans le parking de la cité et n'avait qu'une seule envie : « se faire un juif... ». Cette phrase était inouïe. Les esprits sont entraînés dans une spirale de haine dans laquelle on déshumanise le juif. Aujourd'hui, vous avez des Dieudonné M'Bala M'Bala qui utilisent des slogans antisémites et négationnistes sans crainte et sans parler de la fameuse « quenelle ». Tout cela est ignoble et abject. On n'imaginait pas entendre aujourd'hui dans les rues de Paris des milliers de personnes crier : « Juif, la France n'est pas à toi » ou encore : « Faurisson a raison, la Shoah c'est bidon ».

Vous concevez votre film comme un acte citoyen. N'est ce pas aussi un acte de mémoire sur une tragédie qu'il ne faut pas oublier ?

En dehors d'être un long métrage avec une intrigue, une histoire, des acteurs, je pense que ce film va être un choc mémoriel. Les spectateurs ne pourront pas rester insensibles à ce qu'ils vont voir et découvrir. Cela va susciter des réflexions. *J'ai fait 24 jours* pour laisser une trace et dire la vérité, pour que cette tragédie ne tombe pas dans l'oubli. Aujourd'hui, quand vous parlez d'Ilan Halimi, peu de gens se souviennent de son nom. En revanche, quand vous évoquez le « gang des barbares », quelque chose résonne. C'est paradoxal de penser qu'en France les bourreaux sont plus connus que les victimes. On

connaît mieux le nom de Mohamed Merah que le nom des enfants qu'il a tué à Toulouse. Je voudrais ajouter une belle anecdote : pour rendre hommage à Ilan, Bertrand Delanoë le Maire de Paris et une de ses adjointes, Karen Taïeb, cherchaient dans la capitale un jardin, puisque Ilan veut dire « arbre » en hébreu afin de l'attribuer à ce jeune martyr, assassiné par des antisémites. Par hasard, mais le hasard existe-t-il vraiment ? Un jardin dans le XIII^e arrondissement n'avait pas de nom. Ils l'ont choisi sans savoir qu'Ilan habitait à une centaine de mètres là et que c'était le jardin où il avait passé son enfance...

Il y a une scène très significative dans le film lorsque les policiers procèdent aux arrestations des membres du gang, dans la cité où a été séquestré Ilan Halimi. L'un d'eux regarde les immeubles et déclare: « Et dire que personne n'a rien vu, rien entendu ! »

Nous vivons dans une société déshumanisée où souvent la peur de l'autre l'emporte sur la solidarité et les valeurs humaines fondamentales. Dans cette cité de Bagneux, il y avait au moins cinq cents personnes qui auraient pu comprendre qu'à quelques pas de chez eux, un homme était séquestré... Il y a des signes qui ne trompent pas. Il suffisait de très peu de choses pour sauver Ilan, mais la loi du silence a prévalu.

C'est donc la société qui engendre ces « monstres » ?

La société a bon dos. Moi j'en ai assez de trouver des excuses à ces assassins. Pas de circonstances atténuantes - l'enfance difficile, l'absence du père - ça suffit ! Ils ont choisi une victime en reprenant à leur compte le vieux fantasme : Juif = argent = communauté solidaire et c'est impardonnable.

Au départ, vous aviez confié le rôle de Ruth Halimi à Valérie Benguigui.

En effet, je lui avais proposé le rôle de Ruth même si je la savais malade. Je crois que cela l'a aidé à tenir pendant un an. Elle se savait condamnée mais elle voulait que ce soit son dernier film. Quinze jours avant le début du tournage, elle a été hospitalisée et a dû abandonner.

C'est Zabou Breitman qui a repris le rôle au pied levé avec beaucoup de courage, de vérité et d'émotion.

On raconte que le film a failli ne pas se faire. Vous avez eu beaucoup de mal à le produire ?

Cela fait trente ans que je fais ce métier, c'est mon seizième film. J'en ai produit plus de trente-cinq mais jamais je n'ai rencontré autant de difficultés financières, alors que l'on pouvait penser qu'il y aurait un consensus autour du sujet. Si ce film existe c'est grâce à la ténacité de Frédérique Dumas la responsable d'Orange Studio et au soutien de la Région Ile-de-France. Mais il y a eu une défection de taille, celle de la télévision, qui nous a fait cruellement défaut. Ce choix éditorial est inexplicable.

Si vous deviez résumer 24 Jours ?

C'est l'histoire d'une femme ordinaire à qui il arrive le pire : perdre son enfant à la suite d'un enlèvement crapuleux. C'est une plongée dans une spirale infernale dans laquelle le spectateur est entraîné en ayant l'impression que cette histoire lui arrive à lui.

ENTRETIEN AVEC ZABOU BREITMAN

Avez-vous rencontré Ruth Halimi ?

Non, c'est une femme discrète qui, je suppose, ne veut pas s'exposer.

Comment avez-vous abordé le personnage de cette mère confrontée à l'enlèvement et à la mort de son fils, Ilan ?

Le plus simplement possible. Quand vous acceptez un tel rôle, il faut le travailler comme n'importe quel autre personnage, comme vous travaillerez un personnage de Racine. Il y a le même lyrisme, malheureusement le même effroi, les mêmes sentiments. Il faut surtout ne pas le prendre avec des pincettes, il faut, au contraire, tout de suite entrer dedans. Pour respecter justement cette personne, il faut prendre la bonne distance, la jouer et aborder son personnage sobrement, en suivant le fil de l'histoire.

Ce qui vous permet d'être plus efficace ?

Je pense. Cela permet de mieux servir le film.

Faut-il n'y mettre aucun affect ?

J'ai séparé tout cela dans ma tête. Une forme de réalité ne doit pas s'imposer à mon jeu, sinon je ne peux plus rien faire, je m'arrête net. De plus, il ne faut pas être spectatrice parce que je ne suis pas censée connaître le déroulement de l'histoire. Autrement, il n'y a plus l'insouciance au départ ni la terreur à l'arrivée. Et n'oublions pas non plus que c'est Valérie Benguigui qui devait tourner le rôle. Elle est décédée le premier jour du tournage.

Vous la connaissiez ?

Non, mais reprendre son rôle, c'était difficile, délicat. On se dit: « elle devrait être là ». Quand Alexandre m'a appelée pour me dire que Valérie ne pourrait pas tourner, j'ai hésité. J'avais beaucoup de travail, d'autres engagements. Je mettais en scène « Le système Ribadier » à la Comédie française... Et je trouvais tellement déconcertant et triste d'interpréter un rôle qu'elle rêvait de jouer.

Vous offrez à ce personnage une palette très riche. Vous passez de l'émotion au choc, de la colère à la révolte et au deuil. On a l'impression que vous avez très vite habité ce rôle...

Oui. Cela dit, ça a été un peu laborieux pour moi d'identifier ce personnage. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour le travailler. Mais ça a été rapide, je me suis dit qu'il m'était impossible de ne pas le faire. Du coup, j'ai arrêté de réfléchir et je l'ai fait, j'ai foncé. Et c'est tout.

Comprenez-vous sa révolte contre la Police qui, pourtant, ne ménage pas ses efforts ?

Bien sûr. La Police n'est pas partie dans le bon sens, comme quelqu'un qui court vite mais pas dans la bonne direction. Ils n'ont pas pu envisager l'impensable. Et ils n'ont pas mesuré la folie et la perversion de Fofana. Ils ont beaucoup souffert de cet échec mais on ne peut pas les incriminer. D'abord, il y a eu peu d'enlèvements en France depuis le baron Empain. Ensuite, pourquoi enlever un môme d'origine modeste ? Les policiers ne peuvent pas imaginer que c'est parce qu'il est juif. C'est absurde et effrayant. En revanche, Ruth Halimi sent les choses, elle reconnaît rapidement l'acte antisémite et prévient les policiers : « ce n'est pas un vendeur de téléphone qu'ils ont enlevé mais un juif. C'est là qu'il faut chercher ». Il y a une dénégation de leur part parce que pour eux, c'est inimaginable. De même, ils ont commis des erreurs de communication et n'ont pas vu qu'ils avaient affaire à une bande de bras cassés. Leur chef, Fofana, est un pervers assumé, un dangereux malade et les autres membres, des suiveurs. Un pervers d'un côté, des crétins de l'autre, vous mélangez les deux et vous avez une milice. Sans parler des lâches et de ceux qui savaient sans parler.

On voit aussi comment une famille où le père fut longtemps absent, semble se recomposer dans l'épreuve, non ?

Je ne crois pas. La famille du côté de la mère se sert les coudes, oui. Le père, c'est lui qui sert d'intermédiaire avec la Police. Il suit les instructions. Ce doit être très dur pour lui aujourd'hui. Mais qui peut dire ce qu'il fallait faire, quelle était la bonne décision, c'est si facile après coup. Je pense que madame Ruth Halimi a eu raison d'exhumer le cercueil d'Ilan pour aller l'enterrer à Jérusalem. Je suis persuadée, comme elle l'était, que sa tombe aurait été profanée, c'est évident.

Quelle réflexion vous inspire une telle tragédie ?

Je n'ai pas eu besoin du film pour avoir été atterrée au moment des faits par cette tragédie et par ses démons de l'antisémitisme. J'ai été choquée que la qualification de crime antisémite n'ait pas été retenue immédiatement. Mais à la lecture du livre 24 jours, les éléments de l'histoire me paraissaient si sordides, que j'ai commencé à faire des cauchemars.

Je ne comprends pas qu'il n'y ait pas eu plus d'émoi et de manifestations à l'époque. Il y en a eu, bien sûr, mais sans l'ampleur que cela aurait dû susciter. Mais la vraie question, c'est : aujourd'hui combien de personnes y aurait-il dans la rue ?

ENTRETIEN AVEC PASCAL ELBE

Face à l'enlèvement de son fils, vous incarnez un père qui s'en remet à la Police. Comment avez-vous travaillé le rôle de cet homme divorcé et sous pression, pris d'un sentiment de culpabilité ?

Avant de parler du personnage, je voudrais dire que c'est toujours délicat de s'immerger dans une histoire vraie aussi douloureuse. On est tout de suite en empathie avec la famille de la victime et, pour moi, avec le père. Vous savez, il n'y a pas de mot dans la langue française pour décrire la perte d'un enfant. Une femme qui perd son mari est une veuve. Un enfant qui perd ses parents, un orphelin. Mais des parents qui perdent un enfant, on n'a pas trouvé de mot. Sans doute parce que c'est un sentiment tellement effroyable que personne ne peut le décrire.

Pour mon personnage, il fallait y aller avec respect, avec pudeur et, en même temps, le prendre à bras le corps. Je me suis mis à sa place. Et on est tellement impuissant, démuni, qu'on s'en remet évidemment à la Police. Même s'il a commencé à douter par la suite. Que pouvait-il faire d'autre ? Il fallait exprimer aussi sa colère rentrée. Il est tiraillé. Il voudrait bien écouter sa femme qui lui dit d'essayer de trouver l'argent de la rançon. Mais il ne veut pas désobéir à la Police de peur de faire capoter l'enquête.

Didier Halimi semble perdu et résigné...

La réalité lui est insupportable. Et je me suis souvent posé la question de sa légitimité dans cette affaire. Il a déserté son foyer et ne sent pas à sa place, même s'il s'est rapproché de son fils peu de temps auparavant. Il se sent coupable d'être là. Tout d'un coup, tout repose sur lui, alors qu'il n'était pas là. Il est censé être le soutien de cette famille mais il était absent.

Difficile de retranscrire tous ces sentiments contradictoires à l'écran ?

L'histoire est forte, encore fallait-il en faire un film. Ce qui m'intéressait, c'est ce couple, divorcé depuis déjà une vingtaine d'années et qui est obligé de se retrouver, de mettre le peu de forces qu'il lui reste pour sauver un fils. Le couple est fracturé et doit se souder mais à travers cette épreuve, il se fracture de nouveau parce la femme et l'homme ne sont pas d'accord. J'imagine la culpabilité du père qui remet tout en question. Il pense à cet éloignement avec son fils et au fait que tout cela ne serait peut être pas arrivé s'il avait été plus présent. En fait, je n'ai pas cherché à jouer ce personnage. Ni à aller loin pour comprendre son état d'esprit et saisir toute la portée de cette tragédie.

Votre amie Valérie Benguigui, qui devait être votre partenaire, a dû abandonner son rôle et s'est éteinte le premier jour du tournage...

J'étais effondré. Je manquais de souffle, d'énergie j'étais dans une espèce d'état second. Je subissais les événements comme mon personnage. Je pensais à elle en me disant que je devais lui donner la réplique. C'était une expérience très forte, très violente et je trouve qu'Alexandre Arcady a bien fédéré tout le monde et a réussi à imposer le respect que nécessitait cette histoire.

Vous pensez que cette affaire a été un fiasco ?

Il ne faut pas accabler la Police, mais c'est vrai qu'elle a commis des erreurs et a échoué. La psychologue s'est trompée et n'a pas douté de la méthode employée. Ce n'était sans doute pas la bonne personne. C'est une histoire d'erreur humaine. Une faille dans le renseignement, comme, plus tard, dans l'affaire Merah. J'ai rencontré, à l'époque, le patron de la brigade criminelle qui était en charge de l'affaire et il a reconnu que c'était un échec, une cicatrice.

Vous avez souvent joué la comédie et on vous découvre ici dans un registre dramatique. Est-ce une évolution ?

Non, je n'y ai pas pensé. Quand j'ai lu le scénario, j'ai vu tout de suite le caractère cinématographique de cette histoire. Toutes les histoires fortes de la vie ne sont pas racontables ou utilement racontables. Je trouve que la scénariste Emilie Frèche, Antoine Lacomblez et Alexandre en ont tiré un vrai scénario qui tient en haleine. De plus, c'est une histoire qui m'a profondément marqué. Le jour où on a posé une plaque en souvenir d'Ilan Halimi dans un jardin parisien qui porte son nom, Ruth Halimi a demandé si je serais présent... Je ne sais pas comment expliquer cela mais il y avait pour moi une espèce de lien, de passage naturel pour endosser ce rôle-là, jouer le personnage du père. C'était au-delà du choix de comédien, c'était un choix citoyen. Et au cinéma, l'engagement passe par l'image, par l'émotion.

Cette tragédie remonte à 2006. A-t-elle pour vous aujourd'hui une résonance particulière ?

Je pense que c'est le premier crime antisémite de la Ve République. Un juif a été assassiné parce qu'il était juif. Si on avait mesuré l'importance de cette affaire dès le début, nous aurions pris conscience du danger toxique de ces décervelés qui ne prennent même pas conscience de leurs actes parce que leur victime n'est rien, parce qu'il est juif. Ça me rappelle les camps de concentration. Quand on voit M'Bala M'Bala être nostalgique de Pétain et quand des jeunes descendent dans la rue pour crier des slogans d'avant-guerre, on s'aperçoit que l'histoire ne nous a rien appris en France. Je suis consterné par la faiblesse des réactions suscitées par les propos de Dieudonné et le silence assourdissant de certains artistes. Vraiment, je trouve qu'il y a quelque chose de pourri dans notre société.

ENTRETIEN AVEC JACQUES GAMBLIN

Vous incarnez un commissaire de la PJ déterminé, maître de ses émotions, sûr de lui, mais qui, pourtant, va échouer dans sa mission. Erreur humaine ou fatalité ?

Je ne vais pas me permettre d'analyser la stratégie de la Police sur cette affaire. C'est trop compliqué et ce n'est pas ma place. Je n'ai pas lu les rapports ni les dossiers sur l'enquête et j'ignore les convictions de chacun à tel à ou tel moment sur ces vingt-quatre jours terribles. Pour moi, ce n'est pas un rôle facile - si tant est qu'il existe des rôles faciles. Personne bien sûr n'avait envie que la Police fasse une erreur. Toute la difficulté du rôle était de ne verser ni d'un côté ni de l'autre. Il est honnête cet homme, il a des convictions et pense d'abord à un crime crapuleux qui n'a rien à voir avec l'antisémitisme. Puis, il est fragilisé dans son analyse mais ne veut pas le montrer. Rien n'est simple dans cette affaire, surtout lorsqu'il faut remettre en question ses convictions.

Qu'avez-vous ressenti à la lecture du scénario ?

J'ai eu immédiatement envie de travailler sur ce film parce qu'il a de l'engagement sur une histoire terrible et vraie. Le risque du rôle était de n'être juste qu'une fonction. L'émotion est évidemment du côté de la famille. Il fallait donc que mon personnage prenne de la chair, de la sensibilité tout en conservant la froideur et la rigueur propre à son métier. De la compassion sans être influencé par quiconque. Un rôle avec du corps et du cœur mais sans sensiblerie à deux balles, ce que j'espère. On marche sur un fil avec ce genre de personnage qui dans la tête du public, est un archétype. Il faut donc y mettre beaucoup de soi, de sa propre chaleur et personnalité.

Avez-vous rencontré des policiers ?

Oui. Et j'en avais déjà rencontré quand j'ai tourné *À l'aveugle* où j'avais le même grade. C'est une chose de boire un café avec eux et une autre de participer à une enquête de A à Z, d'être au cœur de l'action 24 heures sur 24. Ça n'a rien à voir. On ne peut pas se mettre à leur place. C'est un travail sur l'imaginaire. Sur le tournage, on était conseillé par de vrais flics. La crédibilité sur un rôle, c'est la première case à remplir. Pour moi, c'est drôle de constater qu'on me propose aujourd'hui des rôles d'autorité que l'on ne me donnait pas auparavant. Ce sont des rôles où il faut être secret, pudique, ne pas tout dire, demeurer dans la réserve et dans la solitude de la décision.

C'est un personnage qui, au fil de l'enquête, semble perdre ses repères, ses certitudes aussi, non ?

Oui, il est en proie au doute parce qu'au fil des jours, les sables dans lesquels il s'enfonce deviennent de plus en plus mouvants. Il se sent fragilisé. Avec la fonction et l'autorité, perdre ses certitudes conduit à se demander où est sa vraie place. La vraie place, c'est de trouver la solution. Et là, les policiers sont désarçonnés. A chaque fois qu'ils ont une bonne piste, elle leur échappe. Le doute amène le doute et conduit aux erreurs. Trop de pression, trop d'urgence. Pour lui et ses collègues la mort d'Ilan Halimi est un échec terrible. Mais ce ne sont que des hommes, donc faillibles.

Et pourtant, on finirait par croire qu'ils vont éviter l'échec.

C'est la force du scénario, on en oublie l'issue fatale, ce couloir de la mort. On est nourri d'espoir. On aimerait toujours qu'un film puisse retourner la réalité. C'est une forme de suspense qui fait la force, la dramaturgie d'un film. C'est aussi le pouvoir du cinéma de nous transporter dans un autre monde, dans l'imaginaire, même à partir de faits réels. Un film n'a rien à voir avec les actualités télévisées ou un documentaire même s'il est très documenté.

Quelle leçon personnelle vous inspire cette affaire ?

Une grande leçon d'humilité en ce qui concerne l'enquête. Rien n'est sûr jamais, rien n'est acquis, jamais. Se remettre en question en permanence. C'est la leçon du personnage. Il y a des éléments qui dans nos vies nous dépassent. On peut faire l'analyse des manques, des erreurs mais ça ne suffit pas toujours à éviter l'échec.

Cette tragédie n'est-elle pas aussi le reflet d'une société malade ?

Oui. C'est une évidence. Mais comment faire des commentaires sur une telle histoire et expliquer comment nous en sommes arrivés là ? Moi je suis démuni, je ne veux pas faire de grandes phrases; cette violence extrême me laisse, nous laisse les bras ballants. C'est la construction d'une société qui s'est ratée sur beaucoup de plans, l'éducation, l'immigration, l'urbanisation, la banlieue, le sens civique...

CHRONOLOGIE DES FAITS

Ilan a été enlevé le 20 janvier 2006 à Sceaux et retrouvé agonisant le 13 février 2006 au matin, le long d'une voie de chemin de fer, à Sainte-Geneviève-des-Bois.

Il a été séquestré et torturé pendant vingt-quatre jours. Les neuf premiers jours dans un appartement vacant, au 1, rue Serge-Prokofiev, à Bagneux, puis dans la chaufferie d'un immeuble voisin.

Au cours de sa détention, nous avons reçu près de sept cents appels, trois photographies et deux enregistrements sonores.

Une rançon de 450 000 euros nous était initialement réclamée pour sa libération, mais le montant fut sans cesse modifié. A la fin il n'était plus que de 5 000 euros.

Durant cette période, les occasions d'arrêter Youssouf Fofana, le chef présumé du « gang des Barbares » n'auront pas manqué :

- Il est interpellé pour un contrôle d'identité sur l'avenue des Ternes le 31 janvier, mais, les policiers n'ayant reçu aucune consigne du Quai des Orfèvres, ils relâchent ce parfait suspect.
- Le 2 février, il est localisé rue Poirier-de-Narçay, dans le XIVème arrondissement. La maréchaussée est dépêchée sur les lieux. Ignorant toujours tout de l'affaire, elle passe devant le cybercafé. Le malfaiteur prend la fuite et les policiers n'arrivent pas à le rattraper.
- Le 3 février, sa photographie est présentée aux effectifs du commissariat de Bagneux. Youssouf Fofana a été gardé à vue dans ces locaux trois semaines plus tôt, mais aucun des policiers ne le reconnaît.
- Pendant qu'Ilan est séquestré, le ravisseur effectue deux allers retours entre la France et la Côte d'Ivoire. Il passe donc la douane à quatre reprises, mais la police des frontières, pas plus informée que la maréchaussée, ne l'arrête pas.

L'autopsie a révélé des brûlures sur 80 % du corps d'Ilan, de nombreux hématomes et contusions, une incision au cutter de sept centimètres sur la joue gauche, ainsi que deux plaies à l'arme blanche sous la gorge. Le médecin légiste a conclu qu'aucun coup n'avait été fatal. Ce sont l'ensemble des tortures infligées, l'épuisement et le froid qui ont entraîné la mort.

Au total, vingt-neuf suspects ont été mis en examen pour « association de malfaiteurs, enlèvement, séquestration en bande organisée avec actes de tortures et de barbarie, assassinat ».

Le parquet a retenu la circonstance aggravante de faits commis « en raison de l'appartenance de la victime à une ethnie, une race ou une religion déterminée ».

Avant Ilan, cinq autres juifs, Olivier Z., Jacob G., Michaël D., Jimmy D. et Marc K. ont échappé de justesse au «gang des Barbares». Des médecins et des notaires, de confession juive également, ont eux aussi été victimes de cette association de malfaiteurs : en 2005, ils ont fait l'objet de tentative de racket.

Youssef Fofana a d'ores et déjà épuisé les services de trente-sept avocats. Régulièrement, il insulte les juges et se lance dans de violentes diatribes antisémites. En octobre 2007, il s'est présenté sans conseil devant la 16^{ème} chambre du tribunal correctionnel, où il était jugé pour outrage à magistrat. Il a écopé d'un an de prison.

Le 18 février 2008, Youssef Fofana, qui encourt la réclusion à perpétuité, ainsi que vingt de ses complices ont été renvoyés devant la cour d'assises des mineurs pour rapt et assassinat. Sept autres suspects ont, quant à eux, été renvoyés en correctionnelle pour non-dénonciation de crime. Un des membres du gang, qui avait moins de seize à l'époque des faits, a été jugé par le tribunal pour enfants.

Le procès s'ouvre le 27 avril 2009 et dure trois mois. Un second procès s'ouvrira en appel le 25 octobre 2010 pour rejuger 17 accusés, aggravant les peines prononcées en première instance pour 7 d'entre eux et confirmant le verdict pour les dix autres.

Au total, sur les 29 suspects mis en examen, 19 ont été condamnés à des peines de prison :

- Youssef Fofana : réclusion à perpétuité avec une période de 22 ans de sûreté ;
- Samir Aït Abdelmalek « Smiler » : 18 ans
- Jean-Christophe Soumbou : 18 ans
- Jean Christophe G. (mineur au moment des faits) : 15 ans
- Emma (mineure au moment des faits) : 9 ans
- Cédric Birot Saint-Yves : 12 ans
- Fabrice Polygone : 12 ans
- Yayia Touré Kaba : 11 ans
- Nabil Moustafa : 14 ans
- Tifenn Gourret : 11 ans
- Franco Louise : 5 ans
- Christophe Martin-Vallet : 12 ans
- Francis Oussivo N'Gazi : 7 ans
- Guiri Oussivo N'Gazi : 6 ans
- Jérôme Ribeiro : 10 ans
- Gilles Serrurier : 10 ans
- Alexandra Sisilia : 5 ans
- Sabine Fontaine : 3 ans
- Andrey Lorleach : 2 ans

EXTRAITS DE LETTRES DE SOUTIEN

Des mots si fraternels...

Je suis de confession catholique. A l'écoute de cette effroyable nouvelle, je me suis sentie juive. Sachez, chère Madame, que toutes les mères dignes de ce nom, de toutes les religions confondues, ont le cœur qui saigne...

Pascale

*Au nom des miens et au nom de tous ceux qui croient en l'humain
Qui croient en Dieu
Je vous demande pardon, une fois, deux fois, trois fois pardon
Que la raison triomphe, triomphe sur tous les fronts
Que les cœurs s'apaisent et que s'atténuent les passions
Que l'être humain en sorte grandi, qu'il en tire les leçons
Mes mots ne feront pas revenir Ilan, ils ne rallumeront pas la flamme
Mais s'ils pouvaient rien qu'un instant apaiser votre âme
J'en serais très heureux, j'en serais très fier
Et même si nos croyances sont différentes
Que son souvenir se perpétue dans nos deux âmes, dans nos deux prières.*

Mohammed

Ilan, je t'ai sincèrement pleuré. J'ai assisté à ton enterrement en regardant la télé, et j'ai senti en moi une profonde tristesse... comme si j'enterrais quelqu'un de ma famille... Je suis d'origine musulmane, mais qu'importe la religion, car aucun être humain ne mérite un tel sort.

*Ilan, nous te pleurons et te demandons pardon.
A la famille Halimi, nous demandons pardon, car nous sommes tous coupables. Nous devons veiller sur nos cousins les juifs, être aussi proches d'eux que l'était le Prophète Mahomet.*

Mourad

*J'ai mal pour notre humanité qui recule d'année en année.
Ilan, tu resteras pour nous tous le symbole de la joie de vivre anéantie ! Aujourd'hui, je suis triste pour ta famille, tes proches, et tout le peuple juif. Je donnerai ton prénom à un de mes enfants pour que tu continues à vivre parmi nous.
Amen.*

Thomas

24 jours, La Vérité sur la mort d'Ilan Halimi
Ruth Halimi - Emilie Frèche (Editions Seuil)

FILMOGRAPHIE - ALEXANDRE ARCADY

- 2013 24 JOURS**, La vérité sur l'affaire Ilan Halimi
Avec Zabou Breitman, Pascal Elbé, Jacques Gamblin, Sylvie Testud, Éric Caravaca, Olivier Sitruk, Olivier Barthélémy, Matthieu Boujenah, Tony Harrisson, Émilie Caen et Marc Robert.
- 2012 CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT**
Avec Fu'ad Aït Aattou, Nora Arnezeder, Anne Parillaud, Vincent Perez, Anne Consigny, Fellag, Olivier Barthélémy, Marine Vach, Nicolas Giraud, Matthias Van Khache et Matthieu Boujenah.
- 2010 COMME LES CINQ DOIGTS DE LA MAIN**
Avec Patrick Bruel, Vincent Elbaz, Pascal Elbé, Éric Caravaca, Mathieu Delarive, Françoise Fabian et Caterina Murino.
- 2008 TU PEUX GARDER UN SECRET ?**
Avec Pierre Arditi, Juliette Arnaud, Christine Anglio, Corinne Puget, Laurence Boccolini, Linda Hardy, Fanny Cottençon, Eric Berger, Géraldine Nakache, Michaël Youn et Antoine De Caunes.
- 2004 MARIAGE MIXTE**
Gérard Darmon, Olivia Bonamy, Antoine Duléry et Jean Benguigui.
- 2002 ENTRE CHIENS ET LOUPS**
Berry, Saïd Taghmaoui, Joaquim de Almeida et Anouk Grinberg.
- 2000 LÀ-BAS... MON PAYS**
Avec Antoine de Caunes, Nozha Khouadra, Saïd Amadis, Samy Naceri et Mathilda May.
- 1997 K**
Avec Patrick Bruel, Isabella Ferrari, Pinkas Braun, Jean-François Stevenin et Marthe Keller.
- 1995 DIS-MOI OUI...**
Avec Jean-Hugues Anglade, Nadia Farès, Patrick Braoudé, Claude Rich, Valérie Kaprisky et Anouk Aimée.
- 1992 LE GRAND PARDON II**
Avec Roger Hanin, Richard Berry, Gérard Darmon, Christopher Walken, Jennifer Beals et Jill Clayburgh.
- 1991 POUR SACHA**
Avec Sophie Marceau et Richard Berry.
- 1989 L'UNION SACRÉE**
Avec Richard Berry, Patrick Bruel, Bruno Cremer et Claude Brasseur.

1986 DERNIER ÉTÉ À TANGER

Avec Thierry Lhermitte, Roger Hanin, Vincent Lindon, Jacques Villeret, Valéria Golino et Anna Karina.

1985 HOLD-UP

Avec Jean-Paul Belmondo, Jacques Villeret et Guy Marchand.

1983 LE GRAND CARNAVAL

Avec Philippe Noiret et Roger Hanin.

1982 LE GRAND PARDON

Avec Roger Hanin, Jean-Louis Trintignant, Richard Berry, Bernard Giraudeau et Clio Goldsmith.

1979 LE COUP DE SIROCCO

Avec Roger Hanin, Marthe Villalonga, Patrick Bruel et Michel Auclair.

LISTE ARTISTIQUE

<i>Ruth Halimi</i>	Zabou Breitman
<i>Didier Halimi</i>	Pascal Elbé
<i>Commandant Delcour</i>	Jacques Gamblin
<i>Brigitte Farell</i>	Sylvie Testud
<i>José Fernandez</i>	Eric Caravaca
<i>Ilan</i>	Syrus Shahidi
<i>Yaël Halimi</i>	Alka Balbir
<i>Fofana</i>	Tony Harrisson
<i>Raphy</i>	Olivier Sitruk
<i>Johan</i>	Matthieu Boujenah
<i>Jérôme Ribeiro</i>	Olivier Barthélémy

LISTE TECHNIQUE

Réalisation
Scénario et dialogues

Alexandre Arcady
Antoine Lacomblez,
Emilie Frèche
Alexandre Arcady

D'après « 24Jours, La Vérité sur la mort d'Ilan Halimi »
De Ruth Halimi et Emilie Frèche
Paru aux Editions Points

Musique
Réalisation 2^{ème} équipe
Photo
Décors
Costumes
Montage
Assistant
Casting
Son

Armand Amar
Alexandre Aja
Gilles Henry
Tony Egry
Eric Perron
Manu De Sousa
Pascal Meynier
Pierre-Jacques Benichou
Christian Fontaine
Yves Marie Omnes
Emmanuel Augeard

Directeur de Production

Olivier Sarfati

Régie
Producteurs exécutifs

Attila Egry
Catherine Grandjean
Claude Fenioux

Producteur associé
Une coproduction

Frédérique Dumas
Alexandre Films
Orange Studio
New Light Films

Producteur délégué
Avec la participation de
Avec le soutien de la

Alexandre Films
OCS, Ciné+, TV5Monde
Région Ile-de-France
Fondation pour la Mémoire de la Shoah